

il avec angoisse le succès de cette entreprise surhumaine.

Même si c'est un ignoble bandit, le lecteur fait des vœux ardents pour lui. A cette minute suprême il n'y a plus de coupable ; on ne voit que le duel inégal de la faiblesse contre la force, un vouloir énergique, un danger de mort, une coalition de tous contre un seul, et l'instinct d'indépendance inné dans chaque être s'éveille à la vue de ces efforts, de ces audaces, de ces aspirations, de ces râles.

Quelle douleur, quel navrement pour vous si la corde casse, si le "qui vive !" d'un soldat interrompt l'opération ; quelle colère, surtout, quelle rage frénétique chez le lecteur, si un compagnon du captif l'a lâchement trahi !

Les plus honnêtes gens — j'entends ceux qui n'ont pas par devoir la garde des prisonniers — s'ils ne favorisaient pas une évasion n'auraient garde de s'y opposer, tant est puissante dans toutes les âmes l'horreur de la captivité.

Il n'est pas un de ceux qui me lisent — j'en suis certain — qui, s'il n'aidait à la fuite ne garderait le silence ; tous détourneraient la tête, refusant de se faire l'auxiliaire des tourmenteurs, l'aide du bourreau. Pas un, en tout cas, n'appellerait la garde, ferait réintégrer le prisonnier dans sa cellule et s'en irait, l'esprit alerte, satisfait de sa délation.

Celui qui ferait cela serait un lâche. Ce serait misérable, ce serait honteux !

..... Alors pourquoi repéchez-vous les noyés qui respirent encore ?

* * *

Je ne fais pas l'apologie du suicide ; je ne prêche pas en sa faveur. Mais je l'admets, je le comprends sans l'aprouver, et je l'excuse pour ceux dont des douleurs intenses rongent les veines.

C'est un crime, je l'ai dit plus haut, mais un crime qui ne relève pas de la justice humaine. Ce que l'on doit faire pour les suicidés, c'est justement le contraire de ce que l'on fait : il faudrait prier pour eux, plus longtemps et avec plus de ferveur que pour les justes, ou réputés tels, qui s'endorment dans la paix du Seigneur. Et je crois que, la prière aidant, Dieu est indulgent à celui qui va à lui par la porte de la douleur.

Vous punissez la tentative de suicide et vous flétrissez le suicide accompli ! O ! hommes justes ! écoutez-moi : — Prévenez-le, cela sera plus efficace et plus digne de votre grand cœur.

Avec ceux qui pensent à mourir volontairement il faut raisonner, il faut discuter sans passion le pour et le contre de la vie. Il faut montrer à ces éprouvés tout ce que l'acceptation de la tâche quotidienne peut

renfermer de noble et d'utile. Il faut que l'honnête homme leur offre ses ressources, son appui, son aide, le réconfort moral et matériel ; puis, si le mal est incurable, si l'on reconnaît qu'il n'est nul remède, s'éloigner.... et laisser faire.

La justice divine décidera de leur sort.

Mais si l'on peut quelque chose aux détresses matérielles, que peut-on contre les détresses morales ? Que peut-on contre un amour trahi, non partagé, impossible ? Que peut-on contre la douleur qui résulte de la perte prématûrée d'un être cher ? À qui ne peut être aimé, à qui pleure ses tendresses défuntas, à qui tout sur terre est inclément, que peut-on dire ?

Qu'il est lâche de se tuer, parce que le suicide est une désertion ?

Vous vous trompez, sages raisonneurs à qui tout sourit ; le suicide n'est pas une désertion : c'est une évasion.

HENRI ROULLAUD.

L'ABBÉ CONSTANTIN

LE PRÊTRE À LA SCÈNE

La Compagnie d'Opéra Français annonce pour la semaine prochaine la première production à Montréal de l'*Abbé Constantin*.

Nous nous rappelons que l'année dernière, de sages observations avaient empêché les velléités de représentation de cette fort jolie pièce, très spirituelle, très bien charpentée mais dont on a le droit de discuter l'apropos dans notre milieu et même dans tout milieu catholique, si indifférent qu'il soit.

La thèse que nous soutenons est générale et s'applique à toutes les pièces où, sous une forme quelconque, s'introduit l'habit ecclésiastique.

Et qu'on le sache bien, nous ne touchons pas ce sujet au point de vue dogmatique ni au point de vue des principes.

Nous ne sommes ni la Croix, ni la Vérité, ni la Semaine Religieuse.

Nous sommes un journal de notre siècle et de notre monde, ni meilleur ni pire que les autres, avons-nous dit, et nous pensons ce que nous disons.

Toutes les pièces où l'on introduit le prêtre, bien que très dissimblables, et par leur langage, et par leurs idées, et par les circonstances dans lesquelles ils sont placés, ces différents personnages n'en ont pas moins un point de contact : elles représentent toutes à des degrés divers, l'immixtion du prêtre dans la vie courante, la robe ecclésiastique vue hors de l'église, et frôlant le costume laïque, le ministre catholique mêlé à des événements qui relèvent peu ou prou de son ministère.